CF

Champ Freudien

collection dirigée par
jacques-alain et judith miller

L'ÉLOGE DU RIEN

HENRI REY-FLAUD

L'ÉLOGE DU RIEN

Pourquoi l'obsessionnel et le pervers
échouent là où l'hystérique réussit

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ouvrage publié avec le concours
de l'université de montpellier iii

Nous remercions Christian Bobin et les éditions Fata Morgana
de nous avoir autorisés à utiliser le titre *Éloge du rien*
sous lequel ils ont eux-mêmes fait paraître un ouvrage en 1990.

ISBN 978-2-02-102864-5

© Éditions du Seuil, septembre 1996

Avec le soutien du

Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Les festins de pierre

Le Festin de Pierre : tel est le sous-titre énigmatique donné à la comédie de *Dom Juan.* Cette appellation n'a pourtant guère arrêté les moliéristes : elle ne serait, nous disent-ils, que le résultat terminal d'un enchaînement d'erreurs de traduction[1], confirmant par ce tour de bonnetot la vanité de la démarche érudite, qui, par les réponses anticipées qu'elle apporte aux questions qu'elle ne se pose pas, présente un texte émondé de ses aspérités – au double sens du terme, *insignifiant.* A rebours, nous prendrons, pour notre part, le texte à la lettre, afin de reconnaître la nature de la pierre dont est fait le festin par lequel Don Juan arrête son destin. A cette fin, nous retiendrons comme guide d'introduction, le fil de la lecture socio

1. A l'origine, le créateur du mythe, Tirso de Molina, vous diront-ils, donne pour titre à sa pièce, *El Burlador de Sevilla y Combidado de piedra* (le « convive » faisant ici référence à la statue du Commandeur tué par Don Juan). Lorsque, le sujet est repris, en 1650, par l'Italien Cicognini, la traduction, *Il Convitato di pietra*, respecte encore l'original espagnol. Mais huit ans plus tard, en 1658, le contresens qui va par la suite s'imposer est attesté pour la première fois dans le titre d'un canevas de la *Commedia dell Arte*, joué par Scaramouche devant Mazarin, le « festin » *(convito)* se substituant alors au « convive » *(convitato)*. La tradition de l'erreur, poursuivra-t-on, est désormais établie (nous le savons par le titre du recueil de *lazzis* de Biancolelli, qui arrive à Paris en 1662) et lorsque le thème est transcrit en langue française, c'est sous l'appellation nouvelle qu'il est introduit par Dorimont et Villiers qui créent leur *Festin de Pierre* en 1658, non sans quelque embarras, ainsi que l'atteste la pirouette qui leur fait nommer *Dom Pierre*, le Commandeur, le *Convitato* du *Convito*, ce qui évidemment arrange tout. D'où il ressort finalement qu'en 1665 Molière est le premier à désigner sa pièce, sans se poser de questions, par l'intitulé surréaliste qui pétrifie le banquet.

logique proposée par Michel Serres de la comédie de Molière[1].

Partant du postulat que « *Dom Juan* est un traité complet du don et du contre-don » (« aurions-nous jamais pu lire Molière sans Mauss ? », nous demande-t-il), cet auteur entreprend de démontrer avec talent que l'œuvre dramatique, déployant le canevas fourni par l'apologie du tabac faite par Sganarelle dans la scène d'ouverture de la pièce, produit la représentation anticipée du système des échanges que la sociologie devait plus tard déterminer « en errant trois siècles sur l'œil glauque du Pacifique[2] » : échanges des femmes, des discours, de l'argent. Le personnage de Don Juan se définirait *a contrario* par son déni de ce principe : « Je romps, lui fait dire M. Serres, le cercle de prendre et de donner, d'avoir et de devoir, d'offrir et de recevoir », profession de foi qui s'affirme en clair dans cet aveu en forme de défi : « J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres[3]. »

Dans le cadre de cette lecture portée par l'anthropologie structurale, le banquet retrouve de droit la place inaugurale que lui accordaient chez Molière le titre et le frontispice de l'œuvre : « Songez-y, l'échange, c'est de tradition, doit toujours s'accomplir au cours d'un festin[4]. » Principe dont nous reconnaîtrons volontiers la validité, établie qu'elle est par « les primitifs, les guerriers, les fiancés et les maquignons[5] », mais sans accepter toutefois comme allant de soi le corrélat qui nous est proposé par notre guide : que « dans l'échange des invitations à souper, curieusement, tout le monde est de bonne foi[6] ». Car rien, en vérité, ne donne la raison de la

1. Michel Serres, *Hermès ou la Communication*, Paris, Minuit, 1967.

2. *Ibid.*, p. 244 et 245, et Marcel Mauss, « Essai sur le don – Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *Sociologie et Anthropologie*, PUF, 1960, p. 145 *sq*.

3. Molière, *Dom Juan*, acte I, scène 2, cité par M. Serres, *op. cit.*, p. 240.

4. M. Serres, *op. cit.*, p. 235-236. Principe que l'auteur martèle avec conscience pour nous convaincre de son caractère universel : « Que faire en un festin, à moins qu'on y échange ? » (p. 237), « Le festin est le lieu électif de l'échange : vous battrez les chemins et les haies, le repas de noces est servi » (p. 243-244).

5. *Ibid.*, p. 236.

6. *Ibid.*, p. 243.

prétendue « bonne foi » de Don Juan qui lui ferait convier l'homme de marbre en retour de l'invitation reçue de lui : reste donc obscure la nature du lien qui lie le héros sublime au Commandeur qu'il a tué.

Pourquoi ce pacte conclu avec la statue par celui qui fait profession de rompre tous les engagements ? Pourquoi ce paiement qui solde sur un seul coup toutes les dettes qui n'ont pas été honorées ? Sans doute, l'intelligence du souper final donnerait-elle la réponse à ces questions non résolues, ce qui nous ramène devant la pierre énigmatique du festin.

*

Le titre de la pièce, proposons-nous, saisi au moment de la catastrophe finale où s'abîme le héros, délivre en *feed-back*, non pas la clef des sociétés humaines, comme le pense M. Serres, lecteur de Mauss, mais le sens du destin qui s'y joue.

L'engloutissement de Don Juan, moins sacré que la disparition d'Œdipe ou d'Empédocle[1], ne porte pas le personnage chez les dieux, au lieu du symbolique, mais tend, au contraire, à suturer le symbolique, rendu du même coup à la consistance du réel. Opération dans laquelle se pétrifie précisément le festin qui métaphorise ici le langage et ce qu'il autorise : désir, identification, partage et échange. Le projet de ce livre sera d'éclairer ce que ces énoncés peuvent avoir d'opaque, en montrant que le *Dom Juan* de Molière délivre, sur la scène de la comédie, le sens d'un destin héroïque et fatal, qui inscrit le personnage-titre de l'œuvre au champ d'une sublime perversion. Que cette cristallisation du désir ne soit pas cependant l'apanage de ce registre subjectif, c'est ce que démontrent les atermoiements empourprés par la rage d'un autre personnage de Molière, Alceste, retenu par nous comme paradigme littéraire de l'impuissance obsessionnelle. Encore faudra-t-il montrer

1. Jacques Lacan, « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, « Champ freudien», p. 779.

comment et pourquoi ce qui se joue comme acte de volonté et refus chez le premier s'avoue comme échec enrageant chez le second. Nous aurons achevé de planter le décor et de présenter les protagonistes, lorsque nous aurons indiqué qu'encadrée par les deux figures d'Alceste et de Don Juan, la silhouette de Sganarelle, valet du second, appelée pour compléter le triptyque, éclaire, par sa trivialité même, les impasses respectives de l'atrabilaire et de l'incroyant, à travers l'apologie du tabac, mise dans sa bouche par Molière pour nous introduire à l'intelligence de son « festin de pierre ».

Trois personnages emblématiques vont donc scander notre parcours : Sganarelle, ou le bonheur d'être hystérique ; Alceste, ou l'obsessionnel dans sa cage ; Don Juan, ou l'outrage pervers au dieu caché. Auparavant, nous aurons toutefois dévidé le fil qui doit guider notre route : le principe de la double négativité[1].

1. Au moment d'ouvrir ce livre, mes pensées vont à mes amis Franc Ducros et Claude Richard, dont on reconnaîtra l'empreinte au passage. Mes remerciements sont adressés à Jean Ansaldi, toujours consulté avec profit, et à Monique Roeske, notre première lectrice. J'indiquerai encore que maints développements sont le fruit, parfois direct, des débats passionnés, soutenus depuis bientôt vingt ans avec Bernard Salignon.

* Les œuvres complètes de Freud sont indiquées par les abréviations suivantes : *GW* : *Gesammelte Werke*, Londres, Imago, 1940-1952, et Francfort-sur-le-Main, 1968 ; *SA* : *Studienausgabe*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, 1969-1975.

PREMIÈRE PARTIE

Sganarelle ou le bonheur d'être hystérique

CHAPITRE PREMIER

Le principe de la double négativité

I. L'apologie du tabac

Magie du tabac

Michel Serres a justement souligné l'importance de l'éloge du tabac que Sganarelle, au seuil de l'œuvre de Molière, place au fondement des lois du commerce et de l'échange qui inaugurent l'ordre de la culture socialisée et introduisent l'homme à l'espace du Bien : « Il instruit les âmes à la vertu et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on en trouve ? On n'attend même pas qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens ; tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent » (I, 1). Commentant ce couplet inspiré, M. Serres notait : « Dès l'ouverture, la loi qui va dominer la comédie, loi transgressée pour partie au bilan final, loi bafouée en toute péripétie, est prescrite sur un modèle réduit. […] [Cette ouverture] contient tout, le canevas, la règle, la menace, la fin. Reste à varier sur la structure d'échange, lisible sur le passage du tabac. Les trois conduites de Don Juan, vis-à-vis des femmes, du discours, de l'argent, forment trois variations parallèles sur le

thème du tabac[1]. » De fait, à travers les diverses confrontations de Don Juan avec les autres personnages – Sganarelle, son valet, bien sûr, mais aussi Elvire, sa femme, Don Carlos, son beau-frère, Don Louis, son père, Monsieur Dimanche, son créancier, Charlotte et Mathurine ses promises –, l'action dramatique démontre, tout au long des cinq actes de la pièce, comment le héros dénie en permanence, sur le modèle de son refus du tabac, tous les engagements qui soutiennent le commerce amoureux avec les femmes, social avec les hommes, spirituel avec Dieu.

Mais après nous avoir conduits jusqu'à ce terme, l'analyse sociologique nous abandonne au point de butée qui la borne et qu'elle énonce elle-même avec lucidité, en avouant son échec à déterminer la nature de cet objet magique : « Étrange objet que ce pétun, investi d'une puissance de communication, d'une vertu liante qui mène à la vertu. D'où vient qu'être méchant homme, fût-on grand seigneur, consiste à mépriser le tabac[2] ? » Nous est ainsi refusée la révélation dernière qui nous eût livré, en même temps que le sens de la pièce, le secret de la loi de l'échange et le sens de la convivialité.

La question de l'incroyance

La mise en évidence dans le texte de Molière des divers jeux de l'échange, déterminés sur le terrain par les enquêtes scientifiques, ne concerne donc que la combinatoire d'une série de phénomènes advenus sur le devant de la scène sociale, tandis que restent dans l'ombre, hors d'atteinte de la saisie critique, les principes qui régissent la machinerie que le texte fait fonctionner devant nous. Ainsi peut-on lire l'heure au cadran de la pendule sans comprendre, pour autant, les secrets du mécanisme.

La tâche du psychanalyste apparaît du coup assez claire :

1. M.Serres, *op. cit.*, p. 234-235.
2. *Ibid.*

reprendre l'examen au point où l'enquête sociologique reconnaît sa limite afin de déterminer l'identité cachée du tabac, conscient que la réponse à cette question lèverait à la fois l'énigme du « festin de pierre » et la raison du système mis au jour par Mauss. Le texte de Molière invite d'ailleurs lui-même à soutenir ce projet en donnant d'entrée un indice capital, resté jusqu'ici inaperçu, lorsqu'il juxtapose dans le discours inaugural de Sganarelle l'apologie du tabac et l'aveu de son recul horrifié *devant l'incroyance de son maître*, « le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni enfer, ni loup-garou » (I, 1).

Dès qu'on se réfère au texte *original* de Molière, il n'est plus possible de méconnaître la solidarité qui unit l'éloge du tabac, posé comme « modèle réduit » du système de la dette universelle, et la question de la croyance, qui traverse l'œuvre comme un véritable fil rouge, puisque, dans la langue du XVII^e^ siècle, *c'est un même mot : la « créance », qui désigne la « croyance » et la « dette »*[1], homonymie qui met en évidence que la « mécréance » du « grand seigneur méchant homme » noue le retranchement du sujet de la communauté des croyants et son exclusion de la circulation du tabac – son défi envers le Ciel et son rejet du système des échanges – son déni du Credo et son désaveu du crédit – son refus de la foi et son mépris de la bonne foi. S'imposent alors le sens de l'effroi de Sganarelle devant la *mécréance* de son maître en même temps que les raisons qui font méconnaître à ce dernier la nécessité essentielle de la croyance : « Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel ? – Laissons cela. – C'est-à-dire que non. Et à l'enfer ? – Eh ! – Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît ? – Oui, oui. – Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ? – Ah ! ah ! ah ! – Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le Moine bourru, qu'en croyez-vous ? – La peste soit

1. Le caractère essentiel de cette ambivalence est confirmé par sa récurrence dans d'autres langues : ainsi en allemand, où *gläubig/Gläubiger* désignent à la fois croyant et créancier.

du fat. – Et voilà ce que je ne puis souffrir ; car il n'y a rien de plus vrai que le Moine bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. *Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde*» (III, 1)[1].

Le propos de Sganarelle nous enseigne que si on parvenait à déterminer la nécessité logique qui fait obligation à tout homme de *croire* et, partant, à définir la nature de l'*objet* de la croyance (il est, en lui-même indifférent, nous apprend Sganarelle), on aurait du même coup répondu à la question posée par l'identité du tabac.

Le « représentant de la représentation »

La pièce de Molière n'est pas seulement l'illustration anticipée du système mis plus tard en évidence par les travaux des sociologues. Il conviendrait plutôt de retourner leur question pour se demander s'il est aujourd'hui possible de lire Mauss sans Molière. Car c'est bien l'œuvre du poète qui, en articulant l'une sur l'autre les deux « créances », permet d'établir que ces deux phénomènes sont l'expression d'une *structure langagière fondamentale commune*, elle-même référée à un signifiant particulier (donnons tout de suite son nom un peu barbare : le « représentant de la représentation ») dont la théorie analytique a montré qu'il constituait la clef de l'opération de *double négativité*, qui préside à la genèse du sujet et à son introduction conjointe à la réalité.

En déterminant la nature et le statut du « représentant de la représentation », la reconstitution de cette opération va nous révéler l'identité du tabac et, partant, de l'objet de la croyance et mettre au jour les principes du langage dont les effets se déploient sur les diverses scènes *sociales* : la communauté de ceux qui croient au Ciel et celle de ceux qui n'y croient pas, la communauté du

1. En quoi Sganarelle s'inscrit dans la tradition de la pensée classique : « La répugnance que la plupart des hommes montrent pour l'athéisme, écrira par exemple un peu plus tard d'Holbach, ressemble parfaitement à l'horreur du vide ; ils ont besoin de croire quelque chose » (*Système de la nature*, Olms, 1966, t. II, p. 194).

partage et celle des identifications – toutes communautés dont vont se trouver exclues, à des titres différents, les deux figures paradigmatiques d'Alceste et de Don Juan.

II. Le principe de la double négativité

La subversion freudienne du sujet

La psychanalyse a subverti la conception que l'homme avait de lui-même, en le faisant déchoir de ses prétentions à détenir un jour les signifiants de son être. En réalité, ce constat n'a été dressé par Freud qu'au terme d'un parcours théorique laborieux. En effet, au début de son œuvre, alors que sa recherche était consacrée à élucider le symptôme névrotique, Freud a d'abord cru que la jeune science qu'il élaborait allait restituer à l'homme en souffrance – en souffrance d'une lettre –, grâce à la signification de cette lettre *déchiffrée*, l'accès à la vérité de son désir. Ainsi la psychanalyse a-t-elle été pensée, un moment, comme une herméneutique de l'inconscient[1]. Cette conception domine la première décennie du siècle, inaugurée par *L'Interprétation des rêves* et clôturée, en 1909, par la publication des analyses du Petit Hans et de l'Homme aux rats. Mais bientôt, la clinique de l'Homme aux loups, tendue vers la reconstitution et la remémoration de la scène primitive du coït parental, va, par la vanité même des efforts soutenus en ce sens, circonscrire au cœur du discours du patient ce que Freud isole, dans la cure, comme un trou dans le savoir inconscient du sujet qu'il identifie peu après comme place d'un défaut de représentation *(Vorstellung)*.

On peut considérer « L'histoire d'une névrose infantile » comme

1. A la réserve de certaines indications restrictives de Freud comme la désignation de l'ombilic du rêve (Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1973, p.446).

le chantier où a été élaborée la notion d'une *Urverdrängung*[1], qui va bouleverser la théorie analytique, en postulant au principe du système représentatif la valence d'une représentation singulière, *originairement refoulée* (donc irréductible à toute prise en charge par la conscience), pour « fixer » la pulsion. Cette représentation, Freud l'appelle le « représentant de la représentation » *(Vorstellungsrepräsentanz)*. C'est elle qui, arrimant la chaîne signifiante *par son défaut même*, va permettre le déploiement de ladite chaîne, c'est-à-dire tout le jeu de la combinatoire des représentations secondaires qui adviendront, à leur tour, dans l'espace du discours effectivement tenu par le sujet, comme autant de représentants du « représentant de la représentation ». Seul, toutefois, ce premier représentant, dont Freud nous dit encore qu'il a pour particularité de rester « noué » *(gebunden)* à la pulsion, a droit véritablement au titre de représentant du sujet. Quant aux autres représentations secondaires, celles que détermine la cure analytique, elles ne sont que des déléguées subsidiaires de ce représentant originaire auquel le sujet n'aura jamais accès[2]. Ainsi, en scellant la perte du représentant du sujet, ce constat consacre-t-il la subversion apportée par la psychanalyse à la conception de l'homme soutenue par la pensée philosophique depuis vingt-cinq siècles. Il faudra cependant attendre dix années encore pour que soient formalisées, en 1925, les modalités de cette subversion, quand Freud établira que le sujet humain est frappé par une double « dénégation » *(Verneinung)* qui est la condition de son introduction au langage – *qu'il est deux fois négativé.* Ce que nous déterminerons comme forclusion et symbolisation du sujet.

1. Dans l'essai « Le refoulement » de 1915, recueilli dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

2. Nous avons présenté la reconstitution freudienne de la genèse du sujet dans *Comment Freud inventa le fétichisme et réinventa la psychanalyse*, Paris, Payot, 1994 (cf. notamment p. 124-129).

La première négativation : la forclusion du sujet

De l'articulation de la vieille théorie des « registres d'inscription[1] » avec le procès logique décrit dans l'essai sur la dénégation (1925), il ressort que le sujet humain se constitue – en quoi il est originairement *forclos* – d'une part d'être *sub-jectée* comme substance *(sub-stare)*, qui laisse toutefois comme trace de sa disparition l'inscription de premiers « signes de perception » *(Wahrnehmungszeichen)*, qui sont la contrepartie scripturale (encore non représentative) de cette part d'être perdue[2]. Ce moment initial produit la matrice de l'introduction du sujet au signifiant, puisque le procès attributif d'incorporation et d'expulsion qui caractérise cette phase s'accomplit d'entrée, nous dit Freud, comme phénomène de langage : *ab-* et *zusprechen*[3].

L'inscription des « signes de perception » est la condition et la garantie que la perte des objets primordiaux (objets *a* selon Lacan) ne suive pas ces objets. Ces inscriptions marquent donc la négativité pure d'un objet réel (– 1), avec cette précision que ce qui se constitue de cette première perte, ce n'est pas le vide, mais une première trace de la perte[4]. Les « signes de perception » sont ainsi les signes de la coupure brute, de l'absence absolue, qui viennent inscrire la perte d'objets que le sujet n'a jamais eus et qui ne seront

1. Présentée en 1896 dans la *Lettre 52* (Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 153).

2. L'inscription des signes de perception, qui constitue une première symbolisation du monde, est en effet solidaire de la première décomplétude du corps consécutive à la perte des premiers objets (objets *a*), comme si le jugement d'attribution et les premières découpes intervenues sur le corps présentaient les deux faces d'une même opération (cf. *Comment Freud inventa le fétichisme…*, *op. cit.*, p. 289-291).

3. *Ibid.*

4. Dans Séminaire IX, « L'identification », séance du 14 mars 1962 (inédit), Lacan, récupérant à ses fins le quadrant de Pierce, inscrit la forclusion du sujet comme « perte pure », fondatrice d'une première négativité réelle (– 1), qu'il désigne comme « privation », qui va former une première classe vide, celle des objets impossibles.

plus tard réclamés par lui que pour n'avoir jamais fait partie de lui, puisque c'est de leur retranchement que ce sujet s'instaure d'être originairement rejeté, *verworfen*, du côté du réel. C'est pourquoi les *Wahrnehmungszeichen*, en tant que marquages de cette perte sans nom, sont inscrits sans effet de temporalité pour constituer une première mémoire immémoriale, gravée sur le corps du sujet[1], ce qui les exclut de cette autre mémoire en quoi consistera, plus tard, l'inconscient représentatif.

Ainsi cette opération, qui signe l'entame du *Real Ich* comme Un, renvoie-t-elle le sujet « idéal » du côté de l'impossible, en l'excluant de tout procès langagier : ce que nous formaliserons après Lacan, en disant que le sujet forclos est originairement compté comme – 1. Avec cette conséquence que l'échec de cette forclusion *subjective* primordiale[2], consécutif à une forclusion *scripturale* des premiers pré-signifiants que sont les « signes de perception » (S_1), arrête un destin psychotique (schizophrénie)[3]. En

1. Cf. *Comment Freud inventa le fétichisme…*, *op. cit.*, p. 304-305.

2. Soit l'échec de la « privation » réelle des premiers objets (objets *a*).

3. Un point de terminologie doit être éclairci au seuil de notre étude. Dans le « séminaire sur les psychoses », faisant état de la « première mise en signes » des *Wahrnehmungszeichen*, Lacan désigne ce champ comme celui du « signifiant primordial » – « lieu élu, dit-il, de ce que j'appelle la *Verwerfung* » (Lacan, *Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Le Seuil, « Champ freudien », 1981, p. 177). Toutefois, cette affirmation ne prend son sens que référée au texte de 1954 qui lui a donné corps, la « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », où, évoquant, à propos de la *Verwerfung* de l'Homme aux loups, « les structures imaginaires prévalentes de la paranoïa », il écrivait qu'il s'agit de « phénomènes élémentaires qui sont seulement pré-signifiants » (*Écrits*, *op. cit.*, p. 293). La difficulté est levée dès que l'on admet l'existence de deux imaginaires, un imaginaire non symbolisé, prévalent dans la psychose, en regard de l'imaginaire symbolisé par la relève phallique de la névrose (cf. Rey-Flaud, « Qu'est-ce qu'une image indélébile ? », *La Cause freudienne*, mars 1995, p. 55-58). Ainsi les *Wahrnehmungszeichen* constituent-ils les « signifiants primordiaux » (S_1) du *Séminaire III* – en réalité, « pré-signifiants » ayant statut de « signes » *(Zeichen)*. Le signifiant phallique (S_2) est donc le premier signifiant symbolique, celui qui traduit la « différence absolue », pour quoi Lacan lui donne, en ce sens, le nom de « signifiant primordial » (*Séminaire XI*, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, « Champ freudien », 1973, p. 248). A partir de quoi, le sujet est introduit à l'espace de l'imaginaire symbolisé des *Vorstellungen* freudiennes (S_3, S_4, S_n).

revanche, lorsque cette opération est accomplie, le sujet est introduit à la seconde négativation, effective lorsque le signifiant primordial (S_2) advient – au point d'articulation entre jugement d'attribution et jugement d'existence – pour assurer la relève des marquages primitifs, en entourant d'un cerne leurs traces effacées, étape où le sort du sujet se joue, dès lors, entre paranoïa, perversion et névrose[1].

La seconde négativation : la symbolisation du sujet

Si la *forclusion* du sujet inscrit comme (– 1) une perte pure, la relève signifiante marque le redoublement de la négativité (– – 1) et fonde sa *symbolisation* lorsque les premiers « signes de perception » sont recueillis et rassemblés au lieu de l'Autre sous le chef du « représentant de la représentation » que l'on notera S_2, puisqu'il a pour fonction d'assurer la « relève » des premières représentations non représentatives *(Wahrnehmungszeichen)*, inscrites lors du jugement d'attribution comme S_1. Si les « signes de perception » (S_1) sont les signes du rien, le « représentant de la représentation » (S_2) est le signifiant de ces premiers signes, celui qui a la fonction d'assurer la *transduction* d'un texte originaire perdu depuis toujours. En tant que représentant des représentations de la coupure, il est le signifiant de la coupure, de la pure différence – en tant que tel impossible à écrire et ne soutenant son existence que des effets qu'il produit lorsqu'il est à son tour « représenté » par

1. En réalité, il convient d'admettre que le procès de subjectivisation commence avec le premier marquage des « signes de perception ». En effet, la référence lacanienne à une originaire forclusion du sujet ne signifie rien d'autre, selon nous, que la nécessité de poser un sujet primordial, asubjectif pour fonder l'être du sujet. Temps mythique assurément que celui de ce *Real Ich*, car, dès les temps les plus archaïques, l'Autre est toujours présent pour recueillir les premières pertes et inscrire en contrepartie les premiers « signes de perception », inaugurant donc, dès l'origine, la subjectivisation. Il serait donc légitime de dire que le sujet advient *de* sa forclusion.

tous les signifiants imaginaires qui vont venir prendre place dans la chaîne du discours effectif[1].

Tel est donc le principe de l'opération, accomplie en deux temps (jugement d'attribution/jugement d'existence), qui, de la forclusion du sujet à sa symbolisation, introduit celui-ci au champ du discours représentatif où se déploient les jeux de la métaphore. Le « représentant de la représentation » découvre alors qu'il est une interface qui permet au sujet de trouver dans l'Autre du langage la contrepartie – *toujours insuffisante* – du manque, inscrit en lui par les premières découpes attributives[2].

Nous aurons achevé la *présentation* de ce singulier « représentant », quand nous aurons indiqué que la théorie analytique l'a identifié comme signifiant phallique (Φ) sur la base d'une observation mythique de Freud[3], selon laquelle le pénis du petit garçon, point de focalisation durant les premières années d'une jouissance narcissique auto-érotique, se trouve à un certain moment négativé, quand la croyance infantile qui l'attribuait jusqu'alors aux deux sexes est l'objet d'un refoulement consécutif à la découverte des organes génitaux de la femme. Au-delà du « démenti » infligé à la volonté de jouissance de l'enfant, cette révélation a ainsi pour fonction de venir signifier au sujet le défaut *essentiel* qui le marque et qui frappe, en même temps, la réalité. Ainsi, c'est à la jonction où se noue le manque réel au défaut symbolique que le pénis, frappé de caducité, se voit destitué de la valeur narcissique, qui

1. Les premières coupures advenues lors du jugement d'attribution sont donc « relevées » une première fois par des représentations non représentatives (S_1), qui accomplissent la première négativation du sujet (– 1), avant d'être à leur tour « relevées » par une *Repräsentanz* privilégiée (S_2), qui consacre la seconde négativation du sujet (– – 1).

2. C'est la raison pour laquelle il est figuré dans la théorie psychanalytique par une barre qui tout à la fois marque l'Autre du langage ($\not A$), inscrit la division *originaire* du sujet ($\not S$) et sépare le signifiant du signifié ($\frac{S}{s}$).

3. Développée dans l'article de 1908 sur les « théories sexuelles infantiles » (Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 14-27) et reprise, sous sa forme la plus complète, dans l'essai de 1910 consacré au « souvenir d'enfance de Léonard de Vinci».

était la sienne, avant d'être restauré sur le corps de la mère par un phénomène de « supposition », déduit par Freud[1], qui l'élève à la dignité de signifiant. C'est en effet dans la corrélation entre ce qui a été, durant un temps, le point énigmatique du corps de la mère, support du désir ardent *(Sehnsucht)* de l'enfant, et, d'autre part, le point opaque de l'Autre *(das Ding)*[2], qu'aucun signifiant imaginaire ne viendra signifier, que le signifiant phallique confirme son identité avec le « représentant de la représentation », agent de la seconde négativité du sujet (– – 1)[3]. Rencontre dont témoignent, au champ de la phylogenèse, certaines peintures pariétales préhistoriques.

III. L'introduction au symbolique

Les « mains négatives » magdaléniennes

La science paléontologique moderne est venue confirmer l'hypothèse de Freud selon laquelle l'humanité, au cours de son histoire, aurait connu un stade d'évolution archaïque, où le rapport du sujet au monde n'était pas encore celui du signifiant, mais du signe[4]. En ce temps-là, où l'homme marchait encore à quatre pattes, la perception *(Wahrnehmung)*, essentiellement olfactive,

1. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1977 [1927], p. 73.

2. Déterminé, dès 1895, dans « Esquisse pour une psychologie scientifique » (*La Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 348-349).

3. Ainsi la genèse logique du sujet reconstituée par Freud dans la *Verneinung* trouve-t-elle son articulation avec le complexe de castration, démontrant que la castration imaginaire se joue dans l'espace banalisé par les signifiants du discours effectif (S_3, S_4, S_n), tandis que la castration, dite par Lacan symbolique, se donne comme la condition de l'advenue du sujet au langage représentatif, quand le « représentant de la représentation » (S_2), *alias* signifiant phallique, s'instaure et se perd dans le refoulement originaire (jugement d'existence).

4. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989 [1971], p. 49-50.

assurait une saisie « réelle » du monde, puisque l'odeur délivre, sans effet de temporalité[1], la présence de l'objet, ce qui lui donne statut de « signe » *(Zeichen)*. Le tournant décisif intervint quand l'homme se redressa à la verticale, destituant l'odorat de ses privilèges au profit de la vue, elle-même élevée bientôt à la dignité symbolique du regard, et instaurant la primauté de la pulsion scopique. Cette mutation allait opérer une symbolisation du monde, en substituant le signifiant, référé à l'absence de l'objet réel, à l'ancien signe de la présence. Cette opération fut bouclée par le retour sur le sujet du procès de symbolisation, corrélé à l'émergence du sentiment de la pudeur.

La pudeur est la conséquence de l'effet de rétroaction du regard sur le sujet, soudainement livré à la « prise » de l'Autre par la nouvelle posture verticale qui mettait à découvert les organes génitaux restés jusqu'alors cachés. La pudeur traduisait ainsi le sentiment de l'*homo erectus* qu'il y avait en lui un point d'intime réfractaire à la volonté d'emprise de la perception de l'autre, un point imprenable au système des représentations. Ainsi le sentiment de la pudeur désignait-il la place vide où fait défaut le signifiant qui ne cesse pas d'écrire l'absence essentielle du sujet (– – 1). C'est ce que désignent précisément les inscriptions rupestres de la préhistoire – mains négatives, ainsi que figures vulvaires et péniennes.

« On appelle *mains négatives*, écrit Marguerite Duras, les peintures de mains trouvées dans les grottes magdaléniennes de l'Europe Sud-Atlantique. Le contour de ces mains – posées grandes ouvertes sur la pierre – était enduit de couleur. Le plus souvent de bleu, de noir. Parfois de rouge. Aucune explication n'a été trouvée à cette pratique[2]. » En fait, ces signatures énigmatiques, laissées au pochoir sur le mur des cavernes, trouvent leur sens lorsqu'on les replace dans le procès logique qui introduit l'homme archaïque au symbolique. Que les mains des grottes de Gargas et d'El Castillo

1. Dans la *Lettre 52*, Freud insiste sur ce caractère du signe.

2. Marguerite Duras, *Le Navire Night, Césarée, Les Mains négatives, Aurélia Steiner*, Paris, Mercure de France, 1984, p. 105.

aient été spontanément désignées comme « négatives » par les paléontologues indique, d'ailleurs, directement le rapport de ces empreintes avec la négativité qui fonde la symbolisation du sujet.

Ces traces qui expriment le retrait de la main inscrivent le sujet « retiré » – absent. Ce sujet est imprenable au miroir, la main négative ne pouvant être identifiée comme main droite ou gauche, puisqu'elle est trace d'une main ou de l'autre selon qu'ait été présenté au mur la face ou le dos de la main[1]. La main négative n'est donc pas spécularisable, elle ne relève pas du registre de la représentation, elle ne présente pas la figure imaginaire d'« une » main, mais suscite la forme eidétique, l'essence de la main – soit la représentation manquante qui va fonder les représentations secondaires qui, plus tard, adviendront dans le monde pour signifier telle ou telle main particulière. Ainsi, si la main négative échappe au miroir, c'est parce qu'elle désigne le point perdu (– ϕ) qui fonde l'expérience du miroir[2].

Son statut pourrait, dès lors, être considéré comme assez proche de celui que Freud assigne au fétiche : celui d'un objet élu pour incarner dans le monde le « représentant de la représentation », signifiant de la différence. En réalité, l'entreprise fétichiste se présente, au contraire, comme l'inversion de l'inscription des mains négatives.

1.« L'examen des empreintes tend à montrer qu'il y a aussi des mains droites placées dos contre la roche » (André Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Mazenod, 1965, p. 109).

2. C'est dans le cadre de cette lecture que trouverait son sens ce détail resté inexpliqué, à savoir que nombre de mains négatives se présentent comme tronquées d'une ou de plusieurs phalanges. L'interprétation, qui voit dans cette singularité la transcription de mutilations rituelles, reste la plus plausible, à condition de préserver la dimension symbolique du sacrifice.

L'inscription impossible
du « représentant de la représentation »

Nous rapporterons ici le « symptôme » fétichiste d'un enfant d'une dizaine d'années qui faisait inlassablement passer de la main droite à la main gauche un même gant noir de soie, opération qui n'était possible que par une invagination du gant grâce à laquelle celui-ci pouvait être enfilé indifféremment par les deux mains. Par ce retournement (c'est le sens précis du mot « perversion »), l'enfant fait ainsi passer le manque au-dehors et se fait lui-même le maître de la différence, en colmatant la division du sujet. En effet, le démenti du miroir, obtenu par le déni de la bilatéralité, accomplit une coïncidence parfaite entre le sujet et le moi (c'est-à-dire une suture de la division subjective) et produit une réalité sans défaut, supportée par un langage sans manque. Le passage du gant d'une main à l'autre se présente, du coup, comme une subversion du *fort/da*, puisque le principe de l'opération est d'abolir la différence entre A et B et de suturer l'intervalle entre une main et l'autre main[1].

L'inscription de la main négative répond à une intention exactement opposée. Tandis que l'enfant entreprend, par une pantomime réelle, d'abolir la différence, les mains négatives ne désignent que la place vide du signifiant de la différence impossible à écrire. Elles marquent ainsi l'advenue dans l'histoire de l'humanité de l'inscription *eidétique* du représentant de la représentation.

1. Dans une page célèbre d'« Au-delà du principe de plaisir » (*Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1982, p. 52-53), Freud retrace le jeu de son petit-fils, âge de dix-huit mois, jouant avec une bobine attachée à une ficelle qu'il jetait sous un meuble, avant de la faire réapparaître, en ponctuant sa pantomime des deux vocables « ô » et « a » dans lesquels Freud reconnut les deux termes *fort* (loin) et *da* (ici). Lacan a montré que ce jeu figurait l'oscillation du sujet, « représenté par un signifiant pour un autre signifiant », la bobine tenant le rôle de l'objet *a* (Lacan, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux…*, *op. cit.*, p. 60-61).

Loin d'être, comme on l'a cru naïvement, la signature individualisée de l'artiste[1], elles sont la trace pure, l'indice vide, qui témoigne de l'accès du sujet humain au symbolique et lui ouvre le champ de l'imaginaire[2]. A partir de l'empreinte unilatère laissée sur les murs des cavernes, l'homme est désormais en mesure de reconnaître au miroir l'image inversée de la main qu'il lui présente – inversion à prendre comme retournement imaginaire de la double négativité.

Cette lecture des mains négatives éclaire alors d'autres inscriptions pariétales figurant les organes génitaux masculins et féminins.

Signification des « symboles » sexuels

Pour comprendre ces dernières inscriptions, il faut savoir que « dès les plus anciennes figures, les séries de traits ou de cupules alignés [qui sont des représentations du pénis] sont associées à des symboles féminins[3] ». Toutefois, à travers cette « présentation complémentaire », l'homme magdalénien ne fait pas seulement le constat, comme le croit hâtivement le paléontologue, qu'il y a deux genres dans l'espèce humaine. Les symboles, ainsi gravés de chaque sexe, n'ont de sens que comme marquages de l'un par rapport à l'autre, pour dire qu'il n'y a pas de vagin sans pénis et pas de pénis sans vagin. Ces figures désignent donc l'impossible à figurer : le rapport indicible entre pénis et vagin, le signe impossible à écrire (Φ) qui nouerait ensemble ces insignes de la

1. Telle était l'hypothèse d'É. Piette, grand pionnier de la préhistoire.

2. Ce qu'exprime Marguerite Duras, quand elle fait dire au sujet des *Mains négatives* : « Je suis quelqu'un je suis celui qui appelait qui criait dans cette lumière blanche/Le désir/le mot n'est pas encore inventé » (*op. cit.*, p. 11).

3. A. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, Paris, Albin Michel, 1964, t. II, p. 217. Cf. encore du même auteur cette indication : « Dans les compositions centrales, les signes féminins apparaissent normalement associés à des signes de la série masculine. […] Les signes vont souvent par paire : un ovale et un signe barbelé, un rectangle et une ligne de points, un triangle et quelques bâtonnets » (A. Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, *op. cit.*, p. 108).

différence. Leur réitération indéfinie aux murs des cavernes[1] se présente ainsi comme étant la première expression de la « compulsion de répétition », identifiée par Freud dans « Au-delà du principe de plaisir[2] », qui traduit l'insistance de la contrainte symbolique à inscrire le signifiant impossible à écrire[3], signifiant qui, désignant le sujet en tant que mort, vectorise, du fond de l'inconscient originaire auquel il est assigné, la chaîne des représentations secondaires qui vont paradoxalement donner un sens à sa vie.

IV. Les avatars de la seconde négativité

Les aléas du refoulement originaire

L'échec de cette opération de « symbolisation » du sujet (que Freud, dans « L'Homme aux loups », impute au « rejet » de la castration, *Verwerfung*[4]) arrête un destin paranoïaque, tandis que son effectuation introduit le sujet, « en aval », à la virtualité des deux autres structures subjectives déterminées par la psychanalyse : la perversion et la névrose. Confronté au défaut du signifiant phallique (défaut « révélé » lors de la découverte des organes génitaux de la femme), le pervers répond en *déniant (er verleugnet)* le

1. Principe valable aussi bien pour les symboles sexuels que pour les mains négatives : « La plus forte concentration de mains négatives est celle de la Cueva de las Manos Pintados (Argentine), des milliers assemblées en panneaux dans plusieurs abris comme si la forme naturellement stéréotypée de la peinture de la main avait favorisé sa répétition à l'infini » (Denis Vialou, *La Préhistoire*, Paris, Gallimard, « L'univers des formes », 1991, p. 282).

2. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, 1984, p. 41-115.

3. Le rapport entre la main droite et la main gauche, entre *fort* et *da*, entre masculin et féminin, est, de fait, impossible à écrire, car le langage ne peut pas se signifier lui-même, ce que Lacan formule en disant qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

4. Ce que Lacan élaborera comme « forclusion » du signifiant du Nom-du-Père.

verdict qui lui est signifié, déni bientôt ratifié par la production du fétiche, véritable « réalisation » dans le monde de ce signifiant. Quant au névrosé, il s'accommode, tant bien que mal, plutôt mal que bien, du manque de ce signifiant : soit qu'il installe un « inter-dit » fabriqué de toutes pièces (l'objet phobique), en lieu et place du signifiant *inter-dit* ; soit qu'il bricole pour tenir ce rôle (c'est la solution hystérique démontrée par la mode[1]) une femme érigée en fétiche « postiche » ; soit qu'il se perde, sans repos ni répit, dans la quête torturante du fantôme de la Cause, tel l'Homme aux rats, tenaillé par son désir brûlant de voir des femmes nues[2].

Nous laisserons de côté le destin échu au psychotique pour nous attacher aux positions subjectives respectives du pervers (Don Juan) et du névrosé (plus spécialement obsessionnel : Alceste). De l'un et de l'autre, nous montrerons qu'ils ont passé sans encombre l'épreuve de la première négativité (– 1), effectuée lors du jugement d'attribution. L'on pourrait même penser qu'ils n'ont pas été loin de réussir celle de la seconde négativité (– – 1), si l'on en croit l'affirmation de Freud que la réalité de la castration (de l'Autre) a été, par chacun des deux, reconnue. Pourtant, la clinique établit en sens inverse le constat que cette reconnaissance n'a, dans leur cas, apparemment rien réglé, si bien que la question se pose de savoir si la ratification de la réalité qu'ils manifestent n'implique pas, chez l'un et chez l'autre, une clause suspensive secrète (particulière à chacun). On comprendrait alors qu'en dépit de leur protestation ostensible le deuil du signifiant phallique reste marqué ici d'un *stigma indelebile* – soit du sceau de l'insupportable chez le pervers et du cachet de l'impossible pour l'obsessionnel.

1. Freud, « Genèse du fétichisme », *Aus dem Kreis um Sigmund Freud*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, p. 15.

2. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 203.

Les deux temps de la seconde négativité :
l'aliénation et la séparation

C'est la genèse de ces deux positions subjectives qu'éclairent les élaborations théoriques de Lacan qui prennent, à ce moment, le relais des intuitions fondatrices de Freud pour déployer certains principes laissés implicites, en montrant que l'accomplissement de la seconde négativité du sujet (mise en place du refoulement originaire) s'effectue en deux temps, déterminés comme *aliénation* et *séparation*.

Le terme *aliénation* désigne la fatalité inhérente à la structure du langage, en vertu de laquelle aucun signifiant ne peut signifier l'être du sujet, fatalité inscrite d'entrée dans le fait que le signifiant fondateur de la chaîne est par nature perdu. Ce que Lacan, usant des cercles d'Euler, figure en mettant en évidence que le cercle du sens est, dans son principe, incapable de recouvrir le cercle de l'être. Si bien que si le sujet vient, à un moment, à « apparaître d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme *aphanisis* ». Et si, à rebours, « nous choisissons l'être, le sujet disparaît, il nous échappe, il tombe dans le non-sens, et le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de non-sens qui est ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient[1] ». L'*aphanisis* (« éclipse ») du sujet est ainsi, à la fois, l'effet et l'expression de l'*aliénation*, premier temps logique de la seconde négativité, dont la *séparation* constitue le second temps.

Tandis que, dans l'*aliénation*, le sujet tombe sous le coup du langage, rejeté qu'il est de signifiant en signifiant, par la *séparation*, en prenant sur lui le défaut du système signifiant, il se met en mesure de retourner sur l'Autre la perte qui le constitue, c'est-à-dire de renvoyer à l'Autre que la même barre les marque tous les

1. Lacan, *Séminaire XI*, *Les quatre concepts fondamentaux…*, *op. cit.*, p. 191-192.

deux sur le modèle de la repartie : « Qui t'a fait comte ? – Qui t'a fait roi ? » Ce n'est qu'avec la séparation que la seconde négativation du sujet devient effective et que celui-ci peut véritablement être compté comme – – 1. Faute de l'accomplissement de ce second temps, que Lacan considère comme un acte de volonté[1], cette écriture n'est pas validée et, nonobstant la reconnaissance affichée de la « réalité de la castration », le sujet va se trouver, en fait, consigné à l'état antérieur et compté comme – 1.

Présentés sous cette forme dont nous reconnaissons volontiers le caractère dogmatique, ces énoncés peuvent sembler relever d'une simple spéculation théorique. En réalité, très vite, nous allons le voir, la référence à la clinique permet de dissiper cette impression fallacieuse. Comme garantie de cette affirmation, anticipant sur la suite, nous donnerons ici l'exemple de l'identification, champ privilégié pour vérifier comment s'avèrent la réussite ou l'échec du procès de la double négativité.

L'échec de la séparation, échec de l'inscription du trait unaire

Le procès identificatoire[2], qui scande la constitution du moi, reproduit, en effet, le schème, établi dans « La dénégation », qui retrace la mise en place de la réalité psychique. Freud évoque ainsi un premier mode d'identification « exquise » au père, qui « se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation libidinale dans laquelle on s'incorporait, en mangeant, l'objet convoité et apprécié[3] ». Le second type d'identification, mis en lumière par le symptôme hystérique, conserve le modèle de la phase orale primitive (puisqu'il s'agit encore d'incorporation),

1. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, *op. cit.*, p. 843.
2. Déterminé par Freud dans le chapitre consacré à l'identification de son essai de 1921, « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, 1984, p. 167-174.
3. Freud, *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, p. 168.

mais l'opération est accomplie, cette fois, sur un « trait », *Zug* – ainsi Dora s'appropriant la toux du père[1] : au lieu d'incorporer l'objet, la jeune fille prélève seulement un trait de l'objet.

Cette seconde identification s'effectue donc selon le modèle du jugement d'attribution, qui transfère au registre du langage (*ab-* et *zusprechen*) ce qui, en termes de pulsions orales archaïques, s'exprime ainsi : je veux manger ceci ou je veux le recracher[2]. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, le procès identificatoire et le procès attributif produisent une première négativation de l'objet, accomplie en prélevant un trait (– 1). De cette solidarité essentielle entre les deux opérations l'on déduira qu'à ce stade le trait en cause *(Zug)* n'est encore qu'un signe *(Zeichen).* A rebours, l'identification « symbolique » par le « trait unaire » (accomplie selon le mode *hystérique* et non plus selon celui de la *névrose* hystérique) suppose une seconde négativation de ce signe qui l'élève au rang de signifiant (– – 1).

Faute de cette « relève », le sujet restera consigné au stade du (– 1) avec certaines conséquences que nous développerons dans la suite de ce livre. Indiquons seulement que le *trait* prélevé par le névrosé hystérique ou obsessionnel a toujours statut de signe (comme le montre d'entrée l'exemple *princeps* de Freud). C'est ainsi qu'une jeune fille hystérique « piquera » à sa rivale un bijou, un foulard ou une nouvelle coupe de cheveux, convaincue, par la seule détention de cet « insigne », d'être élevée au rang d'objet du désir. Selon un procès analogue, Alceste arbore ses « rubans verts », qui servent à le *dé-signer* dans le cercle des courtisans de Célimène, sans que personne puisse s'y tromper. Cette parure affectée qui, selon le vœu du héros, sert à le « distinguer[3] », montre comment le trait identificatoire (imaginaire) de l'obsessionnel « sort » le sujet de l'ensemble auquel il prétend par ailleurs appartenir (car cette prétention est aussi clairement affirmée que l'exclusion qu'il revendique) et le condamne à être compté comme (– 1).

1. *Ibid.*, p. 128.
2. Freud, *Die Verneinung*, *GW*, t. XIV, p. 13.
3.« Je veux qu'on me distingue », proclame Alceste, dès la scène 1 de l'acte I.

« L'Homme aux rubans verts »

Le fond de la revendication d'Alceste est simple : il prétend être l'unique (– 1) et refuse avec violence d'être compté comme un parmi d'autres (– – 1). Le reproche qu'il adresse à Philinte d'être « l'ami du genre humain » explicite *a contrario* le sens de son refus. En effet, le principe de toutes les « amitiés » qui constituent le lien social est qu'un *leader*, érigé comme « idéal du moi », fait choix d'une « représentation » qui, *vue du lieu de l'Autre*, va jouer le rôle de semblant du représentant primordial (S_2), de *trait unaire* imaginarisé. C'est le partage de ce semblant qui instaure la communauté[1].

Dans *Le Misanthrope*, cette communauté, c'est la cour réunie à Versailles ; la solidarité entre ses membres tient à ce qu'ils sont tous rassemblés en ce lieu par la faveur du roi ; à ce titre, les *courtisans*, marqués par le souverain du même trait, sont tenus de respecter entre eux les règles de la *courtoisie.* Ce principe, hérité du système féodal[2], est celui de tous les liens sociaux : soit la conscience (inconsciente) de partager avec d'autres un trait électif, décerné par l'Autre, qu'actualisent, en permanence, le rite, le rituel ou la cérémonie. La prétention d'Alceste à ne pas être confondu avec le « genre humain » (c'est-à-dire pour lui une humanité réduite à la *cort*) exprime son refus d'être retenu selon le principe du trait unaire et son exigence d'être élu selon le mode du choix exclusif : « Sur quelque préférence une estime se fonde » (I, 1). En quoi, il donne, sans le savoir, la définition du choix amoureux.

1. Ainsi que Freud l'établit dans « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, p. 154.

2. Si bien que se trouvent perpétués à la *cort* de Louis XIV le principe et le vocabulaire de l'éthique symbolique féodale qui lie de la même « amitié » tous les vassaux d'un même seigneur. Ainsi, quand Ganelon déclare à Roland, en lui jetant son gant en guise de défi : « Je ne vous aime nient », il lui signifie simplement la rupture du lien qui les unissait au nom de l'hommage commun rendu à Charlemagne (cf. Marc Bloch, *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 616).